

Le lièvre siffleur

Le pika siffle pour signaler et protéger
son territoire, ce qui lui vaut
le surnom de « lièvre siffleur ».

Ce que je vois devant moi, à la caisse de la brasserie en plein air, me donne la nausée. Un jeune père, dans les trente-cinq ans, totalement dépassé, bloque tout le monde avec ses deux chopes dans une main, une assiette de travers de porc dans l'autre, un gros bretzel sous le bras et un gamin accroché à chaque jambe. Il est certainement plein de bonnes intentions, le bougre ; il ne veut surtout pas reproduire les erreurs de son propre père. Jamais il ne reconnaîtrait qu'il est au bord de l'apoplexie. Le voilà qui pose les chopes pour porter les doigts à ses lèvres et siffler. Le son qu'il émet entre son pouce et l'index me hérisse le poil. Si jamais un chien se ramène, je craque. Mais voilà qu'une femme de son âge se faufile entre les chaises, le porte-monnaie à la main. Leur logique m'échappe : pourquoi le lièvre siffleur et sa femme ne se répartissent-ils pas les tâches ? Elle n'avait qu'à attendre à la table avec les enfants pendant qu'il allait chercher les plats. Les parents d'aujourd'hui ont un mode de

fonctionnement bien différent de celui de mon enfance. Maintenant, il n'est plus question que d'étaler aux yeux du monde la patience et la largeur d'esprit dont on est capable envers ses enfants, que – on ne saurait trop le souligner – ni l'école ni les jouets recommandés pour leur âge ne stimulent jamais assez.

À mon avis, cependant, les pères les plus bouchés de notre génération n'intéressent pas du tout la demoiselle devant moi.

Enfin, la jeune femme. Je donne toujours du « mademoiselle », même aux femmes de plus de trente ans ; c'est plus sûr, parce que je ne suis pas très doué pour donner un âge à quelqu'un – forcément quand on ne sait déjà plus celui qu'on a, quand on se croit toujours huit ans plus jeune qu'on est. Jusqu'au jour où on se fait vouvoyer par quelqu'un de huit ans de moins – ou, pire, par une fille huit ans plus jeune. N'empêche que j'ai bien envie de lui parler, juste comme ça, pour voir. Ce n'est pas un canon, elle a quelques kilos à perdre, et tout en elle respire le « peut mieux faire, mais on s'en contentera ». Exactement mon type.

— C'est dans ces moments-là qu'on se demande si on veut vraiment avoir des enfants, dis-je.

— C'est à moi que tu parles ?

Bon point pour moi : elle ne m'a pas vouvoyé. C'est encore plus vexant quand ça vient de quelqu'un du même âge. Cependant, quand elle se tourne vers moi, je note que, de visage, elle n'atteint même pas la moyenne ; je ne l'avais vue que de profil. Avec ma chance, elle doit être trop contente que je l'aborde. Je regrette déjà.

— Oui, non, peu importe. Jens.

— Pardon ?

— C'est mon nom, fais-je avec un sourire.

— Mais avant, tu disais ?

La voilà qui sourit à son tour en plissant le front, puis retrouve une mine à peu près décente. C'est clair : j'ai encore abordé celle qui ne peut pas compter sur son physique. Et comme c'est moi qui ai entamé la conversation, je m'accroche, car, on ne sait jamais, le côté moyen l'emportera peut-être sur le pas top du tout. Naturellement, c'est risqué.

Difficile de casser avec sa copine uniquement parce qu'on finit par se rendre compte qu'elle n'est, hélas, pas aussi jolie qu'on se l'était imaginé. On devrait y regarder à deux fois dès le départ ! Là, en tout cas, rien n'était certain, mais il y avait du potentiel. Peut-être la trouvais-je très bien en fait, pour un début.

— Je disais que le mec, là devant avec ses mômes, ben, c'est quand même dingue ce que les parents aujourd'hui...

— C'est clair. Et pour toi, c'est une bonne raison de ne pas faire d'enfant.

— Exactement.

— Pour moi, c'est plus l'occasion de la ramener pour un mec comme toi.

Avec un sourire de supériorité totalement déplacé, elle quitte alors la file pour une autre caisse un peu moins prise d'assaut. Aucune raison de saluer son sens de la répartie ; c'était de la méchanceté gratuite. Pourquoi tant d'hostilité à mon égard ? Et ce n'est pas la première fois que je suscite ce genre de réaction chez une femme. D'accord, vu son attitude rebutante envers les candidats potentiels comme moi, celle-là ne trouvera sans doute aucun partenaire pour satisfaire son désir d'enfant. C'est sûr. Alors qu'elle avait justement

devant elle un morceau de choix par rapport à ce qu'elle est en droit d'attendre. Enfin, quand même, on dirait une petite employée de bureau. Elle doit bosser dans une banque, dans les assurances ou chez un fournisseur d'énergie électrique.

Sur son écran d'ordinateur trône sa collection de figurines de Kinder Surprise. Elle ne dit, ne pense et n'aime que des choses sans intérêt qu'elle fait avec des amis encore plus ennuyeux qu'elle et qu'on n'a surtout pas envie de connaître.

À midi, elle mange des sandwiches ou des salades, elle a des problèmes de digestion et elle grossit de plus en plus parce qu'elle ne fait aucun sport, à part le cardio, ce qui, au rythme où elle le pratique, est à peu près aussi efficace que cinq minutes de sauna.

En plus, elle s'offre toujours une petite douceur après. Par contre, elle ne fume pas.

D'après son profil sur Meetic, elle mesure deux centimètres de plus et pèse cinq kilos de moins qu'en réalité, non qu'elle se soit ratatinée ou élargie en ces trois ans de vaine adhésion. Non, c'est parce qu'elle corrige son poids et sa taille au gré de ses états d'âme. Sa devise, c'est *Carpe diem* ! Elle sait rire d'elle-même, mais ne se moque jamais des autres...

— Treize soixante, annonce la caissière en interrompant mon profilage.

— La vache ! C'est consigné ?

— Ça va pas ?!

Encore cette hostilité. Néanmoins, la fille à la caisse, la vingtaine, est carrément jolie et parfaitement qualifiée pour l'emploi : elle donne autant envie de s'engager avec elle qu'une brasserie de plein air dont l'activité est tributaire de la météo. Elle vit sur une

autre planète, dans un monde où il se passe toujours quelque chose et où on s'aboie après pour un rien.

— Non, réponds-je.

— Quoi ?

— Ça va très bien.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Enfin, ça va pas, non !?

Aussitôt mes glandes sudoripares s'activent, et mon front, mon cou et mon dos s'humectent. Je sens distinctement les perles de transpiration se former à la racine de mes cheveux et me couler sur le front en rameutant leurs copines pour poursuivre leur route en direction de mon nez. Enfin réunies en une seule grosse goutte, la fière équipée prend son essor, me tombe du nez et atterrit sur le dos de la main de la caissière au moment où elle allait s'emparer de mes quinze euros.

Aussitôt, la fille a un mouvement de recul, et son regard me dit tout le mépris qu'elle a pour ce que je suis, ce que j'ai été et ce que je serai. Je marmonne :

— Gardez la monnaie.

— Mais non, répond-elle avec un sourire.

Elle hausse les sourcils et réfléchit en son for intérieur, Dieu merci. Ma thyroïde déraile ? C'est parce que je vieillis. D'ici quelques jours, je fêterai trente-sept ans. Ou alors, je suis déjà vieux à trente-six ans. Dernièrement, j'ai lu quelque part que trente-sept ans, c'est le nouveau vingt-sept ans, ce qui est absurde.

Au mieux, c'est un nouveau trente-sept ans ; or, même ça, ça n'a que des inconvénients. C'est d'ailleurs ce que j'explique à Sven, une fois revenu à notre table, après m'être frayé un chemin à travers la foule.

Sven est mon colocataire depuis que j'ai commis l'erreur, une fois, d'avoir emménagé avec une femme.

Elle s'appelait Natascha Kehl. Elle m'a quitté au bout de trois mois en me laissant sur les bras un trois-pièces dans le quartier d'Isarvorstadt, à Munich, que je ne pouvais pas payer tout seul.

Pour être sincère, j'avais déjà du mal à contribuer au loyer. Néanmoins, je n'ai guère envie de m'étaler sur cette horrible période.

Je préfère ne pas gâcher ma salive pour Natascha. Je dirais juste que son départ a permis à Sven Wilde de faire son entrée dans ma vie. Juste en tant que coloc, je le précise. Il a trois ans de moins que moi, ne pratique pas davantage de sport et pèse sept ou huit kilos de moins que son poids idéal.

C'est génial, parce que moi je suis toujours sept ou huit kilos au-dessus du mien ; alors, on se complète au plein sens du terme. De plus, comme il était ivre quand il est venu visiter, il m'a d'emblée paru sympathique.

— Et c'était quoi l'ancien trente-sept ans ? s'enquiert-il.

— C'est ça le truc : ça n'existait pas.

— Mais il y en a un nouveau ? insiste-t-il.

— Ben oui, indirectement. Il y a de nouvelles personnes de trente-sept ans.

— Pourtant, tu n'es pas comme ceux qui avaient trente-sept ans il y a dix ans.

— Faux, moi, non. Ce n'est pas parce que, parmi les gens de mon âge, une personne sur quatre décide subitement de se mettre au marathon que je dois faire pareil. Les mecs de trente-sept ans aujourd'hui lisent tous *GQ* et ne jurent plus que par le sport. De vrais malades du fitness. Des abrutis qui voudraient faire croire à leur corps qu'il est resté jeune. Et le footbag dans la poche n'aide pas.

Sven se contente de hocher la tête, car, finalement, il se trouve encore bien vert pour ses trente-quatre ans. Il drague des nanas qui pourraient se faire passer pour les filles de celles que j'aborde, moi. Non qu'il aime particulièrement les ados ; c'est juste qu'il n'a pas l'impression d'être beaucoup plus âgé qu'elles.

— Mais tu ne fais pas tes trente-sept ans, me console-t-il.

— Merci. N'empêche que ça me fout sacrément les boules de savoir que, dans quelques années, je m'entendrai dire que je suis trop vieux. Pour tout ce que je ferai ou voudrai faire.

— Tu nous piques une crise ou quoi ?

Selon lui, Sven ne traverse jamais aucune crise, enfin plus depuis qu'il a lu Egon Friedell. Le voilà lancé à m'expliquer que tout système tombe forcément malade, qu'il faut considérer toute crise comme une déficience immunitaire qui nous renforce et sans laquelle on mourrait. Inlassablement, je rétorque que, pour moi, la crise est un état normal et que, si je partage mon appartement, c'est bien parce que je n'ai aucune perspective dans la vie.

Ce n'est pas par choix mais par obligation financière qu'on opte pour la colocation. Sven est en biotechnologie pharmaceutique, mais, heureusement, il ne parle jamais de ses études.

Il paie rubis sur l'ongle, sait faire le ménage quand il le faut et s'assoit pour pisser. Bref, il est taillé pour les dures réalités de la vie entre hommes.

— C'est pourtant simple : on va certainement dépasser les cent ans. Or, on ne peut avoir des enfants que jusqu'à la petite quarantaine, dis-je, donnant libre cours à ma mauvaise humeur.

— Picasso en a encore eu à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, je crois...

— Peut-être, mais c'était Picasso. Moi, je sais que je n'aurai pas d'enfant, c'est sûr.

— N'importe quoi !

— Pas du tout. Moi, je ne me plais... Non, même pas. Les seules nanas que j'intéresse ont le même âge que moi, quand elles ne sont pas plus vieilles. Et ça m'étonnerait qu'elles couchent avec moi parce qu'elles me trouvent irrésistible. C'est juste que je suis là et que je les laisse tranquilles – elles ne m'embêtent pas beaucoup non plus. Chacun accepte de baiser avec l'autre, c'est tout. Je suis un mec gentil, mais pas assez sportif pour être sexy. On ne peut pas dire que je sois un canon. Et, comme je ne comprends rien à la mode, je ne suis pas très branché non plus.

— Et alors ?

Ça, c'est tout Sven. Il ne lui viendrait même pas à l'idée de contester cette autodépréciation. Au contraire, il en rajoute en se redressant pour trinquer. Je préfère poursuivre au lieu de répondre à ce toast à ma non-branchitude.

— Supposons quand même qu'il y en ait une qui tombe amoureuse de moi. D'ici un ou deux ans parce que, pour le moment, je ne cherche pas vraiment. Me voilà donc amoureux d'une femme d'au moins trente-huit ans... Je ne vais quand même pas la mettre en cloque illico. Il faut d'abord laisser les choses se développer un peu. Je n'ai aucune envie de n'être père qu'un week-end sur deux ni d'avoir un gamin qui appelle papa le premier mec avec lequel maman sera partie au bout de trois ans parce que lui, au moins, rapporte régulièrement de l'argent à la maison...

— Tu digresses.

— Quoi qu'il en soit, on finirait, vers quarante-trois ans minimum, par envisager sérieusement la question des enfants. Et là, on aurait une chance sur vingt d'avoir un trisomique.

— Et alors ?

— Ça, ce serait trop relou pour moi, mais pas question non plus d'avorter.

Apparemment, ça, Sven le comprend. Du moins, l'idée semble faire son chemin. Assis en face de moi, il regarde dans le vague derrière moi, avale une bonne gorgée de bière, puis se met en tête de m'expliquer la vie. Ce n'est pas la première fois.

Pourtant, jamais je ne lui ai rien demandé, jamais je n'ai eu envie de connaître sa vision du monde, et je me suis toujours efforcé d'oublier aussi vite tout ce qu'il me disait par crainte de devenir plus bête que je ne le suis déjà en retenant ne serait-ce qu'un seul pilier de sa philosophie. Les grandes lignes n'en sont pas moins ancrées dans ma tête au point que même un lavage de cerveau ne parviendrait pas à m'en débarrasser.

Pour lui – comme pour tout un chacun, d'après lui –, l'important est de répandre ses gènes le plus largement possible. La grande nouveauté pour moi, c'est d'apprendre qu'il aurait déjà au moins dix rejetons dont il n'assume pas la charge. C'est normal d'ailleurs, vu que son patrimoine génétique permet à de parfaits inconnus de réaliser leur désir de parentalité.

En effet, depuis plusieurs années, Sven se rend chaque semaine à la banque du sperme. Il a fait de son hobby un métier, avoue-t-il avec une fierté non dissimulée. Cette histoire me rend malade. Il m'expose le but qu'il poursuit en biochimie, me parle de

déclencheurs, d'amorces et de scénarios tous plus fous les uns que les autres, selon lesquels il peut commander à distance ou rappeler à lui tous les êtres nés de son sperme. Une armée de petits Sven qui seront un jour à sa disposition. L'écouter trop longtemps ne rend pas plus intelligent, c'est sûr.

— Tout ça, c'est peut-être que des conneries. En tout cas, l'argent me permet de payer mon loyer, conclut-il enfin alors que ma bière s'est éventée.

— Quel argent ?

— Ben, on me paie quatre cents euros par mois pour ces frotti-frotta.

— Tu n'as que le mot « don » à la bouche et tu voudrais me faire croire que ça te rapporte quatre cents euros ?

— Environ. Ça dépend de la qualité du sperme.

— Et ça peut monter jusqu'à combien ?

— Pour un don par semaine, on te verse un minimum de vingt-cinq euros, cent au maximum, selon la quantité et la qualité. Et je me débrouille plutôt bien.

Je ne suis pas sûr de vouloir poursuivre cette conversation sur la masturbation. Ça reste quand même un sujet que je n'aborde pas d'ordinaire autour d'une bière.

— Tu te branles bien, non ? reprend-il.

— Qui ? Moi ?

— Forcément. Ben, si tu veux vraiment avoir des enfants...

Je déteste qu'on ne termine pas sa phrase, surtout quand le raisonnement me semble sorti de je ne sais quelle planète. Chez moi, pour faire des enfants, on se trouve d'abord une femme qu'on aime et qui vous aime. Sinon, on ne fait que se mentir à soi-même, à la nature

et au reste de l'humanité. Pas de bébé-éprouvette chez moi. Le but de faire des enfants, c'est quand même de perpétuer une partie de soi à laquelle on transmettra ses valeurs et sa sagesse par l'éducation. Bon, je ne suis sans doute pas moins con ni naïf qu'un autre et j'ignore quelles valeurs je pourrais transmettre à un enfant, vu qu'on ne m'en a guère inculqué. La seule chose sûre chez moi, c'est que, plus le temps passe, plus je m'aigris. Je n'ai pas d'avis tranché, car je gère le quotidien tant bien que mal, et mon opinion varie en fonction de ma disposition et des influences extérieures. Pourtant, quand je réfléchis à l'idée d'avoir un enfant...

— Cette chaise est prise ?

... ou à une super jolie fille comme celle qui se présente à notre table avec sa copine, et me regarde, l'air interrogateur...

— Non, dis-je, voyant qu'elle attend une réaction.

— C'est ce que je pensais.

Les voilà qui repartent en pouffant sans même se retourner. Si au moins elles se montraient un peu moins proactives. Prendre un râteau quand c'est moi qui drague, c'est déjà blessant ; venir m'aborder sans donner suite, c'est pervers.

Tout à coup, je me rends compte qu'il n'y a plus que Sven et moi à n'être que deux à une table. Partout ailleurs, ça se bouscule ; tout le monde est entassé comme des sardines. Seule notre table est occupée par deux tristes larrons persuadés qu'il est normal de recevoir cent euros pour s'adonner au plaisir solitaire.